



EUROPE

FROM PERESTROIKA TO RAINBOW REVOLUTIONS. Reform and Revolution after Socialism. – Vicken Cheterian (sous la dir. de)

Hurst & Company, Londres, 2013, 256 pages, 25 livres sterling.

Comment les élites politiques des Etats issus de l'effondrement du bloc socialiste sont-elles parvenues à asseoir leur légitimité ? La transition vers l'économie de marché a-t-elle freiné la marche vers davantage de démocratie ?

Effectuant d'abord un retour sur la perestroïka de M. Mikhaïl Gorbatchev et sur les « révolutions ambiguës » de 1989, cet ouvrage collectif (où l'on retrouve plusieurs collaborateurs du *Monde diplomatique* : Vicken Cheterian, Jean-Arnault Dérens, Catherine Samary...) dresse ensuite le portrait de chacun des Etats ayant connu une « révolution colorée ». Il met l'accent sur les acteurs locaux de ces « mouvements révolutionnaires aux objectifs réformistes » qui ont renversé les régimes établis en Serbie, en Géorgie, en Ukraine et au Kirghizistan. Les dirigeants, en faillite ou à bout de souffle, ont été déposés par de nouvelles élites qui, à l'inverse de celles de 1989, se sont appuyées sur les masses populaires pour ébranler le pouvoir. Mais le bilan des « révolutions » reste aujourd'hui très mitigé : les mouvements de la société civile nés durant cette période sont affaiblis et les nouveaux régimes souvent instables.

ALEXANDRE BILLETTE

LE NORD, C'EST L'EST. Aux confins de la Fédération de Russie. – Cédric Gras

Phébus, Paris, 2013, 212 pages, 18 euros.

Passer l'Oural, s'enfoncer vers l'est, affronter les vents de la steppe et la morsure de l'hiver sibérien, c'est traverser seul un océan. Cédric Gras navigue à l'intuition dans la Russie des marges, des monts Saïan à Krasnoïarsk, de l'île de Sakhaline aux routes de la Kolyma. Le voyageur devenu écrivain suit la boussole de son « Nord intérieur », à la recherche des archipels humains à la dérive depuis la chute de l'Union soviétique. « Un jeune homme de 18 ans me héla. Il décolorait des graines de tournesol avec la jeunesse désœuvrée, revenue de Magadan pour passer les vacances en famille. (...) La bande était née là, sur la kolymaskaya trassa, le long des deux mille kilomètres de piste poussiéreuse qui relient Magadan à Yakoutsk. Deux mille kilomètres pour n'arriver qu'en République de Sakha, autant dire nulle part. Cela ressemblait à une vaste blague. » L'auteur livre son amour pour la steppe grise et noire, pour les camions poussiéreux, pour les gueules cassées et les verres de vodka partagés. La vie est dure, l'empire s'est effondré, l'hiver est pour bientôt. Qu'importe, « vse bouidet khoroscho » : « tout ira bien ».

LAURENT GESLIN

UN HOMME DISPARAÎT L'AFFAIRE JPK. – Benoît Collombat

Nicolas Eybalin - Scribneo, Paris, 2013, 455 pages, 16 euros.

« Est-il possible, comme en Russie ou en Iran, qu'un journaliste ait pu être assassiné en France ? » Le journaliste Jean-Pascal Couraud, dit JPK, a disparu à Tahiti en 1997. En savait-il trop sur l'insubmersible président de cette collectivité d'outre-mer de deux cent soixante-dix mille habitants, M. Gaston Flosse, sur ses penchants affairistes – plusieurs condamnations, toujours en suspens – et sur les secrets qui le liaient étroitement à M. Jacques Chirac ? Au cours d'une enquête minutieusement sourcée, le journaliste de France Inter Benoît Collombat a rassemblé un faisceau de présomptions convergeant vers les hommes du Groupement d'intervention de la Polynésie (GIP), la garde prétorienne de M. Flosse. Il démonte la mécanique de l'inquiétante mansuétude de la République pour les dévants de ses lointains et tristes confettis tropicaux. Un hommage rendu à la détermination d'un journaliste sans carte de presse qui recherchait l'adrénaline en affrontant tant les plus grosses vagues avec sa planche de surf que les plus lourds mensonges avec son stylo.

PHILIPPE DESCAMPS

AFRIQUE

LE MÉTIER DES ARMES AU TCHAD. Le gouvernement de l'entre-guerres. – Marielle Debos

Karthala, coll. « Les Afriques », Paris, 2013, 260 pages, 25 euros.

Au Tchad, l'emploi des armes est un métier qui s'exerce autant entre les conflits que pendant. Maîtresse de conférences en science politique, Marielle Debos a mené durant six ans (2004-2010) des entretiens avec des hommes qui peuvent être, dans une même vie, combattants au sein de trois rébellions, soldats réguliers et contrebandiers semi-fonctionnaires. Échapper à l'insécurité, récolter de l'argent ou bien négocier un poste public sont autant de raisons de choisir ce « métier ».

L'ouvrage démontre que le phénomène relève autant de parcours individuels rationnels que d'un système économique et politique. Après avoir rappelé l'histoire des armes au Tchad, de la colonisation à la présidence de M. Idriss Déby, il explique l'échec des programmes onusiens de désarmement et le clientélisme d'Etat. Des biographies d'« hommes en armes » célèbres, au vocabulaire particulier (les « décrets sans numéro » ou les « bogobogos »), le gros plan sur Al-Kanto, le rebelle et militaire emblématique du cinéma tchadien, concourent à animer cet essai.

CONSTANCE DESLOIRE

ETATS-UNIS

THE INSURGENTS. David Petraeus and the Plot to Change the American Way of War. – Fred Kaplan

Simon & Schuster, New York, 2013, 418 pages, 28 dollars.

Le succès, inattendu et certes relatif, de la stratégie des « renforts » (*surge*) introduite en Irak en 2007 avait fait du général David Petraeus un héros. Bon politique, très médiatique, il dirige ensuite les opérations en Afghanistan, avant d'être nommé à la tête de la Central Intelligence Agency (CIA). Il en démissionnera après la révélation d'une liaison extraconjugale.

L'insurrection qui donne son titre à l'ouvrage eut pour théâtre l'académie militaire de West Point, quand un quartieron de futurs généraux, avec M. Petraeus à leur tête, transformèrent radicalement la doctrine militaire concernant les « conflits de basse intensité ». La nouvelle doctrine de contre-insurrection, inspirée en partie des expériences françaises en Indochine et en Algérie, consistait à éliminer les foyers de violence avec le concours des « forces spéciales », tout en essayant de conquérir « les cœurs et les esprits ». Des guerres d'un nouveau type, dont les calendriers de « pacification » sur le long terme obtenaient aisément l'aval des forces militaires, mais que la classe politique américaine, pour ne rien dire des populations concernées, est peu encline à soutenir.

IBRAHIM WARDE

LAND OF PROMISE. An Economic History of the United States. – Michael Lind

Harper, New York, 2013, 586 pages, 29,99 dollars.

L'administration du président George Washington fut le théâtre de confrontations répétées entre le secrétaire d'Etat Thomas Jefferson et son homologue du Trésor Alexander Hamilton. Le premier s'était fait le chantre d'une démocratie agraire constituée de petites entreprises et dans laquelle le rôle de l'Etat fédéral serait réduit à sa plus simple expression, tandis que le second se prononçait en faveur d'un Etat fort, qui financerait l'infrastructure ainsi que l'industrie naissante grâce à un système centralisé.

La confrontation de ces deux visions, avec leurs multiples mutations, forme la trame de cette ambitieuse histoire économique des Etats-Unis. Michael Lind rappelle que, contrairement à un mythe persistant, la prospérité du pays n'est pas survenue par généralisation spontanée, mais fut la conséquence de choix politiques délibérés. Il souligne également que les découvertes les plus importantes – y compris l'ordinateur et Internet – sont presque toujours le résultat indirect d'initiatives gouvernementales.

Mais les gains de productivité générés par ces transformations technologiques ne bénéficient plus qu'à une élite. Le grand défi consiste aujourd'hui à créer une nouvelle classe moyenne. Il y a près d'un siècle, Henry Ford avait compris que ses ouvriers étaient des consommateurs en puissance et devaient être payés suffisamment pour pouvoir acheter les voitures qu'ils produisaient. L'Etat devrait, selon l'auteur, promouvoir un nouveau fordisme dans les services pour que les travailleurs de ce secteur, actuellement sous-payés, puissent se procurer précisément les prestations qu'ils fournissent.

I. W.

ASIE

HISTOIRE POLITIQUE DU JAPON (1853-2011). – Eddy Dufourmont

Presses universitaires de Bordeaux, Pessac, 2012, 459 pages, 24 euros.

L'année 1853 marque le début d'une grande instabilité politique au Japon. Contraint à l'ouverture du pays par les puissances coloniales américaines et européennes, le gouvernement shogunal, en place depuis la réunification, en 1603, s'incline. La guerre civile qui s'ensuit s'achève en 1868 par une victoire des partisans de la restauration impériale – lesquels définissent les bases du premier pays modernisé d'Asie.

Mais ce nouveau régime est instable. Les concepts occidentaux importés ne sont pas naturellement compatibles avec la philosophie shintoïste. En découle un exercice du pouvoir chaotique, qui, après avoir entraîné le Japon dans une guerre totale, suscite encore des perturbations aujourd'hui. Ainsi, lorsqu'on prend comme point de départ l'ouverture à l'Occident de l'Archipel, on s'aperçoit que ce dernier oscille de façon permanente entre accueil de la mondialisation et tentation du repli sur soi. Eddy Dufourmont, maître de conférences à l'université Bordeaux-III, opte pour un découpage nouveau qui aide à approcher la réalité politique du pays.

IBAN CARPENTIER

CENT DRÔLES D'OISEAUX DE LA FORÊT CHINOISE. – Eric Meyer

Editions de l'Aube, La Tour-d'Aigues, 2012, 252 pages, 18,50 euros.

Rares sont les livres qui invitent avec autant d'humour et de compassion à une plongée dans le quotidien des Chinois. *Cent drôles d'oiseaux de la forêt chinoise*, de l'écrivain et journaliste Eric Meyer, offre une centaine de chroniques de la vie du petit peuple qui s'articulent chacune autour d'un proverbe (*chengyu*) éclairant le récit. Il s'agit en général d'histoires vraies, sélectionnées dans la presse locale et publiées toutes les semaines sur le site de l'auteur, Le Vent de la Chine. On découvre ainsi cette « forêt dense où vivent toutes sortes de bestioles et de bêtes de proie en coexistence malaisée, parfois dramatique et tendue, souvent drolatique et pleine de connivence ». Débutant en 2003, ces chroniques rendent surtout compte des progrès sociaux que la Chine a connus ces dernières années : défense de l'environnement, évolution technologique, émancipation des femmes et des jeunes. En somme, une véritable « révolution silencieuse », encore souterraine... et qui attend son heure pour surgir au grand jour.

ANY BOURRIER

MAGHREB

TUNISIE : LA RÉVOLUTION ET SES PAS- SÉS. – Nicolas Dot-Pouillard

L'Harmattan, Paris, 2013, 122 pages, 10 euros.

Au fil d'un panorama original et complet des organisations politiques et sociales tunisiennes, qui rappelle les moments-clés de leur histoire, l'auteur insiste plus particulièrement sur celle des héritiers de Habib Bourguiba et sur les islamistes au pouvoir. L'analyse des premiers, principale force d'opposition au régime actuel, souligne leur héritage composite, affairistes et syndicalistes mêlés, qui doit beaucoup aux cinquante ans et plus de domination des « néo-destouriens » sur la vie politique du pays. On comprend que les islamistes aimeraient ne les présenter que comme des résidus occidentalisés de la dictature de M. Zine El-Abidine Ben Ali. Et se désigner comme les ayants droit du soulèvement démocratique dont ils ont pourtant été les bénéficiaires davantage que les acteurs.

Bien que cette jeune « révolution » ait, pour le moment, perpétué un modèle de développement libéral, socialement et régionalement inégalitaire, c'est plus la « *question des valeurs : modernité contre conservatisme, religion contre sécularisme* » qui mobilise la majeure partie de l'opposition à Ennahda. Le livre rappelle néanmoins avec brio que de tels clivages ont marqué toute l'histoire récente du pays, y compris du temps de Bourguiba.

SERGE HALIMI

ON A MANGÉ NOS MOUTONS. Le Kirghizstan, du berger au « *biznesman* ». – Boris Petric

Belin, Paris, 2013, 207 pages, 15,90 euros.

Plus qu'ailleurs en Asie centrale, les recettes occidentales ont été appliquées avec entrain par les gouvernements successifs de Bichkek après 1991. Résultat : la fonte du cheptel, passé de douze à moins de trois millions de têtes, la fermeture des usines, et le départ d'un million de travailleurs (sur cinq millions d'habitants). Le Kirghizstan a mangé ses moutons et n'a pas de pétrole, mais il accueille plus de dix mille organisations non gouvernementales (ONG). Avec ironie, le chercheur Boris Petric décrit les mœurs des *internationals* en 4 × 4, leur cécité devant certains bourrages d'urnes et leur rôle majeur dans la « *transnationalisation du champ politique* ».

La ruine des sociétés postsoviétiques se manifeste avec clarté au fil des rencontres et des parcours permis par cette approche. L'économie du bazar voit émerger la classe des propriétaires de conteneurs aménagés en boutiques. Le zèle de fidèles régénérés (et parfois anciens alcooliques) raconte la greffe surprenante d'un nouvel imaginaire musulman mondialisé sur les croyances montagnardes traditionnelles. Certains thèmes comme le « parasitisme » reviennent, démontrant la permanence du clientélisme ou des tentations autoritaires.

PH. D.

HISTOIRE

Des colons pas comme les autres

EN 2012, à l'occasion du 50^e anniversaire de la fin de la guerre d'Algérie, histoire et mémoire se sont à nouveau croisées – d'aucuns diraient affrontées, au risque que parfois la mémoire ne masque l'histoire... La publication de vrais, de solides travaux d'histoire en est d'autant mieux venue.

La réédition de la thèse d'André Nouschi (1), publiée en 1961, présente un intérêt exceptionnel, car il s'agit de la première recherche approfondie sur la vie des fellahs (paysans). L'auteur, natif de Constantine, faisait partie des rares Européens anticolonialistes d'Algérie, ce qui lui valut d'être ostracisé et menacé par les ultras, comme le rappelle Gilbert Meynier dans une préface en forme de courte biographie, qui montre Nouschi fouillant dans les archives d'une Algérie en flammes, tout en participant à la vie politique du pays. Ces archives, Nouschi les interroge bien avant la Toussaint rouge, qui marque le début du conflit, le 1^{er} novembre 1954. Il poursuit en pleine guerre, et quand il soutient sa thèse, en 1959, les fusils ne se sont pas tus... Qu'il ait fallu attendre la fin de la présence française en Algérie pour s'intéresser sérieusement à la vie de l'immense majorité de la population en dit long sur le poids de l'esprit colonial.

« C'est plus particulièrement à l'histoire politique de cette même Algérie coloniale qu'est consacré l'énorme travail de Michel Levallois (2). Plus de dix ans après un premier volume (3), il présente la seconde partie de la biographie d'Ismaïl Urbain, dont il est l'arrière-petit-neveu. Mais ce n'est pas à un sentiment de devoir familial qu'il a obéi. Dans cet essai extrêmement fouillé, riche de références – fonds d'archives, presse d'époque, témoignages divers –, il décrit les combats humanistes et antiracistes d'Urbain, la haine dont il fut l'objet de la part des colons et de tous ceux qui considéraient qu'ils étaient les maîtres et que les « indigènes » étaient les intrus. Ce qui permet de rappeler une vérité : il n'y eut pas que des brutes galonnées ou des colons obtus dans la communauté des Français d'Algérie.

Urbain a été l'inspirateur de la politique du « royaume arabe » chère à Napoléon III, sans doute l'un des rares hommes de pouvoir, en cent trente-deux ans de colonisation, à avoir fait preuve de lucidité. D'emblée, Levallois pose la problématique de son ouvrage : cette « autre colonisation de l'Algérie » était-elle possible ? La réponse peut troubler : cette politique « n'était pas une utopie », elle « commençait à porter ses fruits ». Oui, mais... L'histoire concrète ne peut ignorer que, justement, elle a échoué, comme toutes les (rares) politiques libérales préconisées ou timidement tentées sur cette terre, du projet Blum-Viollette du Front populaire en 1936 à la « trêve civile » d'Albert Camus. Le système colonial était-il réformable ? Contentons-nous de constater qu'il ne fut jamais réformé.

Enfin, il est bon de signaler l'essai tonique de chercheurs des deux rives de la Méditerranée, un juriste algérien, Tahar Khalifoune, et un historien français, Gilbert Meynier (4). Que n'entend-on, sur les ondes, sur la « nécessité de faire travailler ensemble » Français et Algériens sur leur histoire commune ? C'est fait, et depuis longtemps ; Meynier fut précisément un précurseur de ce type de rapprochements. Ce bref ouvrage le manifeste, qui propose à la fois un survol synthétique de cette histoire et une réflexion sur les cinquante années d'existence de l'Algérie indépendante. De la conquête au temps présent, la boucle est ainsi bouclée.

r.

ALAIN RUSCIO.

(1) André Nouschi, *Enquête sur le niveau de vie des populations rurales constantinoises de la conquête jusqu'en 1919*, Bouchène, Saint-Denis, 2013, 700 pages, 45 euros.

(2) Michel Levallois, *Ismaïl Urbain Royaume arabe ou Algérie franco-musulmane ? 1848-1870*, préface d'Henry Laurens, Riveneuve, Paris, 2012, 872 pages, 28 euros.

(3) Michel Levallois, *Ismaïl Urbain (1812-1884) une autre conquête de l'Algérie*, Maisonneuve & Larose, Paris, 2001.

(4) Tahar Khalifoune et Gilbert Meynier, *Repenser l'Algérie dans l'histoire*, L'Harmattan, coll « Bibliothèque de l'Iremmo », Paris, 2013, 116 pages, 10 euros.

Machines infernales

La Servante et le Catcheur d'Horacio Castellanos Moya

Traduit de l'espagnol (Salvador)
par René Solis, Métailié Paris, 2013, 236 pages, 18 euros.

S

AN SALVADOR, au tournant des années 1980. La guerre civile a commencé en 1979 ; des accords de paix seront signés en 1992. Le Viking, une ancienne gloire du catch mexicain, fait désormais partie des escadrons de la mort qui font la chasse aux militants de gauche avant de les livrer, dans le sinistre Palais noir, à la poigne des tortionnaires, puis à celle des « découpeurs » chargés d'achever le travail de leurs collègues. Des sombres entrailles des caves et des cellules où s'entassent les prisonniers, on ne revient pas. Le Viking fait son boulot en conscience, en dépit du cancer qui ronge ses entrailles.



María Elena est servante depuis près d'un demi-siècle dans une famille patricienne et progressiste. Elle s'inquiète pour le petit-fils du patriarche et sa compagne, qui viennent de disparaître. Elle tente alors de renouer avec le Viking, qu'elle a connu jadis quand il surveillait ses maîtres tout en lui faisant une cour effrontée et infructueuse. Il est quasiment moribond, mais c'est en vain qu'elle le supplie de lui donner des pistes de recherche. Par ses yeux, par ceux des autres acteurs du récit, on découvre la capitale en état d'insurrection, livrée à la guerre que se mènent policiers et étudiants. Parmi eux, elle croit reconnaître Joselito, son petit-fils, qui a rejoint les guérilleros.

Chaos et violence partout, y compris dans les relations entre hommes et femmes, de nature prédatrice. Car « *tous les hommes veulent sortir avec toutes les femmes, ma petite María Elena* », lui dit le Viking dans l'un des rares moments où il baisse la garde. Rita, qui tient avec sa fille une cantine pour policiers, cherche à la protéger d'une flicaille obsédée. L'infirmière Belka, la fille de María Elena, si résolution du côté des militaires, est née d'un viol, le patron abusant de la bonne... ce qu'elle ignore. Et la pratique de la torture chez les militaires n'est pas sans dimension sexuelle, tout comme l'émoi sensuel du jeune guérillero avant le coup de force.

Pas d'autre point de vue que celui des personnages ; c'est un empilement de terreurs, dont la description renvoie presque dos à dos guérilleros et militaires. María Elena, désemparée, effarée, est quasiment la seule à ne pas participer à ce déchaînement. « *On porte tous la mort sur la tronche* »... La force de frappe littéraire d'Horacio Castellanos Moya est inchangée : dans ce huitième de ses romans parus en France (1), le lecteur retrouve sa caractéristique, ce point de fusion entre la linéarité impeccable de l'histoire et la mise en scène d'une mécanique en action. C'est un rendez-vous poignant avec l'accumulation du mal.

Roberto Bolaño disait, à propos d'un autre livre de Castellanos Moya, qu'il « *menace l'équilibre hormonal des imbéciles* », et que ses lecteurs ressentent un irrésistible besoin de pendre l'auteur sur la place publique. Il ajoutait qu'il n'y a pas plus grand honneur pour un écrivain (2)...

BERNARD DAGUERRE.

(1) Aux éditions Les Allusifs, puis chez 10/18.

(2) Horacio Castellanos Moya, « *Bolaño Inc.* », Guernica, 1^{er} novembre 2009, www.guernicamag.com

Le tremblement des frontières

Sonnenschein
de Dasa Drndic

Traduit du croate par Gojko Lukic,
Gallimard, coll. « NRF »,
Paris, 2013, 512 pages, 25 euros.

HAYA TEDESCHI fouille dans la corbeille rouge à ses pieds. Elle est remplie de photographies, de coupures de presse, de documents divers, obstinément rassemblés au fil des années. Grâce à eux, la vieille femme espère découvrir ce qu'est devenu son fils Antonio, enlevé à 5 mois, le 13 avril 1945, à Trieste.

Haya est née à Gorizia – ou Görz, ou Gorica, selon qu'on donne à la ville son nom italien, autrichien ou slovène, car l'histoire, « mère menteuse et traîtresse », ne cesse d'ourdir « de nouveaux mondes délimités par des frontières ». En 1939, Gorizia l'Italienne, avec la région de Trieste, est devenue partie de l'Adriatisches Küstenland, une province de l'Allemagne nazie. En 1944, Haya travaille dans un bureau de tabac. Elle y rencontre l'Untersturmführer Kurt Franz. Elle a un enfant de lui, il la quitte. Quelques mois plus tard, le bébé est enlevé.

Haya fouille dans sa corbeille. Apparaissent des fragments d'un passé trop vite enterré. Un « roman documentaire » : c'est ce qu'offre l'auteur, qui le déploie en une spirale hallucinée. Tout en retraçant l'histoire familiale de Haya, dont le père est issu d'une famille juive, Dasa Drndic invente des situations fictives, prête à des protagonistes réels des propos imaginaires. Mais elle convoque également de vrais documents – actes de procès, statistiques –, et parfois des poèmes – d'Umberto Saba, Ezra Pound, Danilo Kis. Et, au cœur du livre, elle élève une stèle aux neuf mille Juifs déportés d'Italie ou assassinés en Italie : la liste de leurs noms, sur trois colonnes, couvre quatre-vingts pages.



« Tout nom cache une histoire. » Nous ne saurons rien de celle qui se cache derrière ces neuf mille noms-là, sinon leur fin tragique. Mais nous apprendrons quelques histoires cachées derrière les noms liés à la quête de Haya. Ainsi, il apparaîtra qu'avant d'être muté à Trieste Franz était déjà un nazi modèle, commandant du camp de Treblinka, où il avait appris à son chien à s'attaquer aux prisonniers. Et que son fils

Antonio, dont Haya finit par retrouver la trace grâce à l'Office central pour l'investigation des crimes nazis de Ludwigsbourg, a été volé parce que Franz était un beau blond aux yeux bleus. Antonio a été rebaptisé d'un nom allemand et élevé dans un de ces lieux, les *Lebensborn*, maternité et crèche, où étaient regroupés des enfants dont l'identité avait été effacée, destinés à devenir des Aryens modèles.

Hans Traube redeviendra Antonio Tedeschi, contrairement à d'autres enfants des *Lebensborn*, moins chanceux. Car l'Eglise catholique a fait de son mieux pour brouiller les pistes, afin que ces petits catholiques tout neufs ne redeviennent jamais juifs, et la Stasi – la police secrète est-allemande – a jugé assez commode d'utiliser les identités véritables d'enfants des *Lebensborn* pour en affubler ses espions...

Dans une démarche comparable à celle de l'écrivain allemand W. G. Sebald, Drndic ponctue son texte de photos qui attestent la réalité : objets, visages, images floues de lieux déserts comme la rizerie de San Sabba, à Trieste, une usine désaffectée devenue un camp de transit puis d'extermination. La photo de Franz est là aussi, ainsi que celle de son chien. Au procès intenté en 1976 pour les crimes de San Sabba, il ne reste plus que deux responsables susceptibles de comparaître, et qui passeront entre les mailles du filet.

« L'histoire, ce beau nom de l'horreur »... Drndic a choisi la formule de Jorge Luis Borges comme épigraphe à ce livre âpre et obsédant.

DOMINIQUE AUTRAND.

PROCHE-ORIENT

Israël, apartheid et messianisme

UNE provocation ? Shlomo Sand s'en défend. Après avoir expliqué « *comment le peuple juif fut inventé* » (Fayard, 2009), puis « *comment la terre d'Israël fut inventée* » (Flammarion, 2012), avec *Comment j'ai cessé d'être juif* (1) il récuse, en bonne logique, son appartenance à une « *ethnie* » dont il a montré combien elle était « *fictive* », mais surtout il refuse les privilèges que cette « *élection* » lui accorde.

Certes, les « Arabes israéliens » sont citoyens du même Etat que les « Juifs israéliens » : ils peuvent, eux aussi, voter et être élus. Mais, pour tout le reste, ou presque, leur citoyenneté est de seconde classe. « *Si l'on est juif, écrit Sand, on peut acheter des terrains alors qu'un citoyen non juif n'aura pas le droit d'en acquérir. Si l'on est juif, même si l'on n'envisage de séjourner en Israël qu'à titre temporaire avec un hébreu balbutiant, on peut être gouverneur de la Banque d'Israël, banque centrale de l'Etat qui n'emploie aucun citoyen israélien arabe. Si l'on est juif, on peut être ministre des affaires étrangères et résider à titre permanent dans une colonie située à l'extérieur des frontières juridiques d'Israël, à côté de voisins palestiniens privés de tout droit civique.* » Etc. D'où cette question : « *Le statut du Juif en Israël ne ressemble-t-il pas à celui de l'Afrikaner dans l'Afrique du Sud d'avant 1994 ?* »

La lecture d'*Israël : le nouvel apartheid* (2), de Michel Bôle-Richard, correspondant du *Monde* à Johannesburg de 1984 à 1990, puis à Jérusalem de 2006 à 2009, permet de mesurer combien, à maints égards, la comparaison est probante. Puisant dans ses années d'enquêtes, de reportages et d'interviews, Bôle-Richard évoque de façon très concrète la judaïsation de Jérusalem, les colons hystériques d'Hébron, le martyr de Gaza, le mur de séparation, les lois liberticides, mais aussi la lâcheté de la « communauté internationale », seule apte à ramener à la raison les fondamentalistes, qui se croient investis d'une mission divine.

Correspondant de France 2 à Jérusalem, Charles Enderlin analyse la montée de ce mouvement dans *Au nom du Temple* (3). Né au lendemain de la guerre des six jours, le Bloc de la foi (Goush Emounim) entend coloniser les territoires qu'Israël vient alors d'occuper, en premier lieu la Cisjordanie, baptisée Judée-Samarie, et Jérusalem-Est annexée, y compris l'esplanade des Mosquées, au nom d'une idéologie résumée par le fondateur de l'école religieuse qui l'a répandue, le rabbin Yehuda Hacoheh Kook : « *Nous devons rappeler au gouvernement et au peuple d'Israël qu'aucune concession n'est possible sur notre terre.* »

La droite israélienne s'est appuyée sur ces fondamentalistes pour empêcher, puis saboter toute négociation avec l'Organisation de libération de la Palestine (OLP). De leur côté, sous l'aile de la droite et de l'extrême droite, les « *fous de Dieu* » ont investi l'Etat, son armée et plus généralement ses structures. A preuve le gouvernement issu des élections de février 2013 : entre la droitisation du Likoud et la percée de M. Naftali Bennett, jamais ces messianistes n'ont bénéficié de rapports de forces aussi favorables depuis 1967.

DOMINIQUE VIDAL.

(1) Shlomo Sand, *Comment j'ai cessé d'être juif*, Flammarion, Paris, 2013, 139 pages, 12 euros.

(2) Michel Bôle-Richard, *Israël, le nouvel apartheid*, Les Liens qui libèrent, Paris, 2013, 202 pages, 18 euros. Cf. aussi Céline Lebrun et Julien Salingue (sous la dir. de), *Israël, un Etat d'apartheid ? Enjeux juridiques et politiques*, L'Harmattan, Paris, 2013, 270 pages, 27 euros, actes du colloque interdit, en février 2012, à l'université Paris-VIII.

(3) Charles Enderlin, *Au nom du Temple. Israël et l'irrésistible ascension du messianisme juif (1967-2013)*, Seuil, Paris, 2013, 375 pages, 20 euros.

HISTOIRE

LES VALETS DE LA GUERRE FROIDE.
Comment la République a recyclé les collabos.
– Frédéric Charpier

François Bourin, Paris, 2013, 24 euros.

Ce livre complète le portrait, souvent dressé, de Georges Albertini, lieutenant de Marcel Déat. Il décrit sa « centrale » de propagande et d'espionnage financée par la banque Worms, le tandem Union des industries et métiers de la métallurgie (UIMM) - Comité des forges, et les Etats français et américain. De 1930 à 1944, la synarchie Worms - Comité des forges entretenait une troupe d'idéologues, d'espions et de bourreaux chargés de sa croisade antisoviétique, anticommuniste et antisocialistes. A la Libération, aidée des services américains, elle les a recyclés après leur séjour en prison. Albertini est réembauché en 1948 par Hippolyte Worms, lui-même libéré de Fresnes dès 1945.

Certains tonneront contre la « théorie du complot ». Demeurent les faits, établis par une vaste correspondance identifiable : le patronat et l'Etat français ont, avec leurs pairs étrangers (italiens, allemands, américains, etc.), maintenu leur hégémonie, avant, pendant et après la seconde guerre mondiale, aussi grâce à leurs « valets », ceux de la droite, extrême ou non, et ceux de la gauche politique et syndicale anticommuniste. L'amalgame n'est pas du fait de l'auteur.

ANNIE LACROIX-RIZ

POLITIQUE

DESACRALISER LE CHIFFRE DANS L'ÉVALUATION DU SECTEUR PUBLIC. – Albert Ogien

Quae, Versailles, 2013, 116 pages, 8,60 euros.

A rebours de l'esprit gestionnaire qui semble avoir intégralement colonisé le secteur public à travers les « politiques du chiffre », les lois de finances et la révision générale des politiques publiques (RGPP), le sociologue Albert Ogien s'interroge sur la nature et l'impact de procédures d'évaluation qui évacuent les principes politiques au profit d'objectifs strictement financiers. Nécessaires, les simulations quantitatives sont insuffisantes pour guider l'action publique. La transcription des échanges avec un public de chercheurs montre la tournure kafkaïenne que prend parfois l'application des principes du New Public Management au pilotage des activités scientifiques. S'insurgeant contre cette tendance, qui suit l'injonction saint-simonienne à « remplacer le gouvernement des hommes par l'administration des choses », l'auteur en appelle à la résistance civique devant cette addiction aux chiffres dans l'administration de la *res publica*.

ANDRÉ PRIOU

ECONOMIE

LE THEOREME DU LAMPADAIRE. – Jean-Paul Fitoussi

*Les Liens qui libèrent, Paris, 2013,
253 pages, 20 euros.*

Le « théorème du lampadaire » désigne l'erreur scientifique sur laquelle sont fondées les politiques économiques qui ont conduit à la crise de 2007-2008, jamais corrigées depuis : tel l'ivrogne cherchant ses clés perdues dans la seule partie éclairée de la rue, les décideurs croient pouvoir trouver dans les politiques d'austérité budgétaire l'instrument d'un retour prochain de la prospérité. Cette erreur tient à la croyance dans l'efficacité des marchés financiers et dans les vertus universelles de la flexibilité des prix et des salaires. Or ce que la révolution conservatrice, en légitimant une dynamique inégalitaire et déséquilibrée, a fait advenir, c'est la croissance de l'endettement privé, qui a fini par mener au bord de l'effondrement, évité de justesse grâce à un bref moment de lucidité keynésienne et à l'intervention publique.

La pertinence de la perspective développée par Jean-Paul Fitoussi se manifeste particulièrement sur deux points : son analyse de l'évolution antidémocratique de la construction européenne et ses éclaircissements sur la nécessité de renouveler en profondeur la mesure et les indicateurs du bien-être.

FRÉDÉRIC LEBARON

LA RICHESSE, LA VALEUR ET L'INESTIMABLE. Fondements d'une critique socio-écologique de l'économie capitaliste. – Jean-Marie Harribey

*Les Liens qui libèrent,
2013, 543 pages, 28 euros.*

Depuis *L'Economie économe* (L'Harmattan, 1997), Jean-Marie Harribey, qui copréside aujourd'hui les Economistes atterrés, déconstruit les théories dominantes, pour une critique sociale et écologique du système capitaliste contemporain. Ces théories se dotent dorénavant d'indicateurs de richesse intégrant d'autres types de valeurs. C'est la confusion entre ces valeurs – valeur d'usage, valeur d'échange, valeur économique, et valeurs sociale, éthique et environnementale – que ce livre décrypte en les croisant avec les notions de richesse. Toutes les richesses ne peuvent être mesurées en termes monétaires et marchands ; il en va ainsi des ressources naturelles et des biens publics. Vouloir les mesurer concomitamment, et même les additionner, relève de l'aberration sur le plan économique ; mais surtout, leur intégration dans la valorisation du capital dévoie toute prise en considération de la richesse proprement « inestimable » du bien commun. Cette façon autre d'envisager l'économie permettrait d'enrayer au plus tôt les déséquilibres sociaux et écologiques qui résultent de la stratégie néolibérale.

VIOLAINE RIPOLL

DE L'ABANDON AU MÉPRIS. Comment le PS a tourné le dos à la classe ouvrière. – Bertrand Rothé

Seuil, Paris, 2013, 258 pages, 19,50 euros.

10 mai 1981. Scènes de joie à Longwy, bastion de la sidérurgie : François Mitterrand vient de remporter l'élection présidentielle avec 70 % des suffrages ouvriers. En 2012, si M. François Hollande est élu, la gauche a néanmoins perdu son monopole sur le vote populaire. C'est ce divorce entre la classe ouvrière et le Parti socialiste (PS) qu'interroge l'économiste Bertrand Rothé.

Largement rebattu, le sujet suscite actuellement un regain d'intérêt. Du géographe Christophe Guilluy (*Fractures françaises*, 2010) au journaliste Hervé Algalarrondo (*La Gauche et la préférence immigrée*, 2011), en passant par le mouvement de la Gauche populaire (né en 2011), une interprétation se diffuse : le PS aurait abandonné les travailleurs blancs au profit des immigrés pauvres de banlieue et des « bobos » des centres-villes. Si elle n'est pas totalement dénuée de fondement, cette lecture tend à essentialiser les groupes sociaux, à les opposer selon des critères discutables. Rothé ne tombe pas dans ce travers. Il évoque la désintégration du tissu industriel, les délocalisations, la construction européenne, les privatisations, et replace le divorce dans son contexte économique et politique.

BENOÎT BRÉVILLE

SCIENCES

ADN SUPERSTAR OU SUPERFLIC ? Les citoyens face à une molécule envahissante. – Catherine Bourgain et Pierre Darlu

Seuil, Paris, 2013, 176 pages, 19 euros.

« *Qu'est-ce que cet ADN dont on parle tant aujourd'hui ?* » Ses qualités de détective, de portraitiste, de généalogiste et de biomédecin sont décrites ici avec clarté, et des informations a priori contradictoires, ou du moins habituellement dispersées, sont ordonnées, cohérentes et compréhensibles. L'intention des auteurs, deux généticiens, est de dresser un tableau des intérêts hétéroclites s'agréant autour de ce « *fleuron de la science moderne qui cumule et exacerbe toutes les ambivalences d'une activité où production de connaissances et valorisation économique sont des terrains de moins en moins étanches* ».

Face à un « *risque d'ADNisation qui privilégierait l'individuel au détriment du collectif* », ils en appellent à un débat démocratique. Mais le propos peine parfois à étayer la nature des problèmes, et n'énonce pas forcément ses axiomes. Peut-être est-ce paradoxalement ce qui fait l'intérêt d'un livre qui reste toujours accessible, alors que son objet récent et mouvant est difficile à cadrer aisément.

HENRI WESH

Francs-tireurs exemplaires

DE la même génération que les cinéastes de la Nouvelle Vague, Jean-Marie Straub, refusant d'aller se battre en Algérie, s'exile aux Pays-Bas, puis en Allemagne, où il devient une figure du nouveau cinéma allemand des années 1960. Il cosigne tous ses films avec Danièle Huillet, son épouse et collaboratrice, rencontrée en 1962, disparue en 2006.

On pourrait définir leur cinéma comme la mise en écran de textes d'auteurs : Heinrich Böll (*Non réconciliés*, 1965), Corneille (*Othon*, 1969), Friedrich Hölderlin (*La Mort d'Empédocle*, 1986), Franz Kafka (*Amerika*, 1984), Bertolt Brecht (*Antigone*, 1991), Maurice Barrès (*Un héritier*, 2011), etc. Mais « *le texte parlé, les mots, précise Straub, ne sont pas plus importants que les rythmes et les tempi très différents des acteurs, et leurs*

accents ; pas plus importants que leurs voix particulières ». C'est pourquoi « *le doublage est un assassinat* ». *Ecrits* (1) rassemble pour la première fois la quasi-totalité de leurs textes depuis 1954, un portfolio commenté par le chef opérateur Renato Berta et un « atelier » : documents de travail exceptionnels, scénarios annotés, lettres, schémas, qui font de cet ouvrage en fragments un kaléidoscope de réflexions sur la création cinématographique. Intransigeance, critique sociale et esthétique : le dernier film de Straub n'a pas été retenu dans la sélection de Cannes.

PIERRE DESHUSSES.

(1) Jean-Marie Straub et Danièle Huillet, *Ecrits*, Independencia Editions, Paris, 2012, 288 pages, 27 euros.